

Who's who ?

- 1 -

L'ENIGME

Avec une grimace espiègle, la baronne laissa tomber :

- En fait, mon mari m'a tellement trompée que je ne sais même pas si mes enfants sont de moi !

Les trois personnes qui l'entouraient eurent un sourire complice.

- Oh, Anaïs, protesta la tante Zéphirine d'un air faussement scandalisé tout en se réservant une part de dessert !

- Impayable ! Tout simplement impayable, s'esclaffa tout en se trémoussant le cousin Isidore dont la virilité n'était pas la qualité dominante en dépit de sa quarantaine avouée.

- Encore un de tes paradoxes, ironisa à mi-voix Jean, le play-boy du lot.

La Baronne Anaïs de Vausormone les regarda tour à tour en souriant. A quarante cinq ans, on la considérait comme une très jolie femme. D'un blond cuivré, une lourde chevelure encadrait harmonieusement un visage aux traits fins quoique légèrement poupin. De taille moyenne, elle s'habillait sans austérité et même, aurait pu paraître quelque peu provocante à des âmes chagrines, en exhibant des jambes parfaites et en adoptant des tenues qui laissaient deviner sans mal ses courbes voluptueuses.

En face d'elle, assise bien droite dans son fauteuil Voltaire, la tante Zéphirine, maigre et parcheminée, était restée fort plaisante en société en dépit de ses soixante-quinze ans, en partie grâce aux nombreux souvenirs d'une vie passablement agitée qu'elle évoquait toujours avec humour.

A ses côtés, Isidore, son fils, le visage rose et grassouillet, toujours vêtu à la dernière mode et dont le langage, très « vieille France » s'intégrait avec un bonheur très relatif à son apparence de gros bébé satisfait.

Appuyé à la cheminée, dominant les autres du haut de son mètre quatre-vingt, Jean enfin, les tempes juste assez argentées pour lui donner un faux air de noble vénitien qui avait su éviter avec adresse les pièges de la bonne chère sans pour autant renoncer aux plaisirs de la table. D'une élégance nonchalante qui contrastait avec celle, plus appuyée, du cousin Isidore, il était le parfait pendant de la baronne dont il était un familier de longue date. En public, elle le traitait en vieil ami, sans plus, mais chacun se demandait, in petto, s'il en était de même en toutes circonstances. Après tout, Anaïs était veuve et...

Dehors, il faisait déjà nuit. Dans la vaste cheminée aux prétentions moyenâgeuses, où la carcasse d'un cerf aurait pu rôtir à l'aise, un clair feu de sarments projetait de crépitantes lueurs ambrées que punctuaient des craquements secs et sonores comme des coups de pistolet.

Le repas s'était achevé dans la bonne humeur générale et, comme cela leur arrivait le plus souvent, les convives s'étaient installés dans le salon pour prolonger un peu la soirée en devisant à bâtons rompus.

Veuve depuis plusieurs années, Anaïs s'était retrouvée seule depuis que ses enfants, Amandine et Daniel, des jumeaux, s'étaient mis d'accord pour trouver que, décidément, leurs centres d'intérêt ne correspondaient plus que rarement avec ceux de leur mère. Aussi Anaïs appréciait-elle vivement ces soirées entre amis

et parents qu'elle s'efforçait d'animer de son mieux à force d'anecdotes piquantes et de réparties toujours spirituelles.

Et pourtant, c'est bien ainsi, confirma-t-elle avec un petit geste de la main. Manifestement, elle aimait à piquer la curiosité de son auditoire.

- Comment cela, demanda la tante Zéphirine en haussant les sourcils et en arrondissant les yeux à la manière du chouette. ?

- Nous sommes tout-ouïe, ajouta le cousin Isidore, très porté sur le verbe d'antan.

Seul, Jean ne dit rien et se contenta de sourire comme on sourit à un enfant qui prépare une farce.

- Bien, bien, dit Anaïs ! Puisque vous insistez, je vais vous raconter cela, bien qu'il m'en coûte, croyez-le bien.

Le plaisir visible qu'elle prenait à les intriguer démentait quelque peu ses paroles. Mais baste ! Qui aurait songé à le lui reprocher en cet instant. Elle se carra un peu plus dans son fauteuil, but une gorgée de café, reposa avec soin sa tasse sur le guéridon disposé près d'elle – de façon à faire durer ce délicieux moment de suspense – croisa haut les jambes et commença :

- Eh bien, voilà !

Elle se recueillit un instant.

- Si vous voulez bien vous reporter quelques vingt ans en arrière, vous vous souviendrez certainement d'Antoinette...

La tante Zéphirine creusa les sourcils en signe d'intense réflexion.

- Antoinette ? Mais... n'était-ce pas la cousine de Jérôme... de ton mari ? Une oie blanche sans cervelle qui se prenait pour une princesse royale, pour le moins... Il me semble qu'elle a habité quelques temps au château, non ?... Je crois même me souvenir qu'elle a eu un enfant dont on n'a jamais su qui était le père...

- C'était Jérôme !

- Que veux-tu dire ? C'était Jérôme...

- C'était Jérôme qui était le père de cet enfant !

La tante Zéphirine resta un moment la bouche ouverte, complètement sidérée tandis que, dans son coin, Isidore arborait

un sourire réjoui devant l'énormité de la chose. Se reprenant, la vieille dame parvint à articuler :

- Quoi ? Ton mari ? Il a eu un enfant avec Antoinette ?

- Eh oui... ils ont conçu cet enfant ici même... dans cette maison des courants d'air que tout le monde s'acharne à baptiser « château »... Peut-être même dans cette pièce...

A son tour, Isidore fit mine de rassembler ses souvenirs.

- J'étais encore un jeune enfant, à l'époque...

- Tu avais dix-huit ans, intervint la tante Zéphirine sur un ton péremptoire en fronçant les sourcils.

- Hum ! Bon... oui... J'avais dix-huit ans !...

Puis, lentement, comme s'il remontait le cours du temps, il ajouta :

- Je crois me souvenir que vous, ma Cousine, avez eu vos enfants le même jour qu'elle, non ? Cela a fait un remue ménage apocalyptique dans tout le... enfin, ici, ce soir-là.

Anaïs hocha la tête.

- C'est exact ! Et... ce n'est pas tout... Nous avons aussi une petite femme de chambre, à l'époque... très jeune... elle avait à peine dix-huit ans... Elle s'appelait Etamine, mais tout le monde l'appelait « Minette »... Elle aussi a eu un enfant... une petite fille, le même jour... pratiquement à la même heure.

La tante Zéphirine secoua la tête en signe d'incrédulité.

- Ici aussi ?

Anaïs esquissa un sourire ironique.

- Bien sûr ! Jérôme était très bon avec le menu peuple... Il traitait tout le monde sur le même pied... Si tous les nobles avaient été comme lui, la Bastille serait encore debout !

- Voyons, énonça lentement la tante Zéphirine comme pour mettre de l'ordre dans ses idées, si j'ai bien compris ce que tu essaies de nous faire entendre, c'est que Jérôme, ton mari – paix à son âme – avait des... relations... intimes avec Amandine, sa grande sauterelle de cousine, et, en même temps, avec cette bonne qui n'arrêtait pas de pleurer quand il est mort. J'aurais dû m'en

douter : une domestique ne pleure pas son patron à ce point là. C'en était indécent !

Sur le chapitre des convenances, la tante Zéphirine était intraitable. Faites ce que vous voulez mais arrangez-vous pour que cela ne se sache pas ! Telle était sa philosophie toute personnelle.

- Je te trouve bien injuste, Tante, fit Anaïs en souriant. Antoinette et Jérôme étaient très proches avant notre mariage. Vous savez fort bien que Jérôme m'a épousée pour mon argent ou plutôt, pour l'argent de mes parents. C'est de notoriété publique même si chacun a fait semblant de croire que c'était un mariage d'amour. C'est vrai que moi, j'y ai cru... un moment... pas longtemps. Mais je reconnais que, dans l'histoire, c'est moi qui fait figure d'intruse même si, légitimement, je suis la Baronne de Vausormone.

- Admettons, dit la tante Zéphirine, depuis un moment, manifestait des signes d'agacement ! Admettons-le en ce qui concerne cette pauvre Antoinette... celle-la, je ne l'ai jamais considérée comme bien maligne... mais, la bonne... ?

- Minette, reprit Anaïs ? C'était à l'époque une très jolie fille et j'en connais plus d'un – clin d'œil appuyé à Jean, accoté à la cheminée, un fin sourire aux lèvres – qui n'aurait pas fait la fine bouche.

- Bon, admettons encore, ronchonna derechef la tante Zéphirine avec une mauvaise grâce évidente ! Mais tu insinues que Jérôme était le « géniteur » commun à ces enfants qui sont nés en même temps que les tiens, il y a vingt ans. C'est bien ça ?

La tante Zéphirine usait d'expressions d'une rigueur quasi scientifique : pour elle, un père était un père au sens noble du terme, un géniteur n'était qu'un... géniteur.

- Cela ne fait aucun doute, répondit Anaïs le plus calmement du monde. Jérôme était un rude étalon ! D'après ce que je sais, il a fait un enfant à Antoinette dans l'après midi et, dans la même nuit, il a... dormi avec Minette, avec les suites que l'on sait. Une assez belle performance, non ?

Le cousin Isidore, depuis un moment, s'agitait sur son siège avec le désir évident de prendre la parole.

- Mais, ma belle cousine – Isidore s'exprimait souvent comme dans un fabliau du moyen âge – même s'il est avéré que mon cousin, le feu baron, ait procréé ubi et orbi à l'instar de la plupart de ses ancêtres, cela ne résout aucunement l'énigme que vous nous avez proposée ci-devant, à savoir que « vous ne saviez pas vous-même si vos enfants étaient de vous ». Sauf erreur, les enfants issus des entrailles d'une femme ne peuvent être que ses enfants. Il me semble que vous ne pouvez guère vous soustraire à cette loi de la nature et donc que vos enfants sont bien les vôtres. Les autres, bien sûr, ne sont que des bâtards, comme il se doit.

- Votre logique est imparable, mon cousin, dit Anaïs en se composant une expression faussement candide. Mais je persévère dans mon propos de tout à l'heure. Vous souvenez vous de la mère Figure ?

La tante Zéphirine opina.

- Madame Figueira, la Sage Femme ?

Et, avec un brin d'amusement dans la voix, elle ajouta :

- C'est vrai, tout le monde l'appelait la « mère Figure ».

- Eh bien, la mère Figure, qui est âgée maintenant... elle n'exerce plus... la mère Figure, donc, est venue me voir il y a quelques temps. Elle est venue me voir avec une curieuse histoire.

- 2 -

LA MERE FIGUE

- Faut que j'vous dise un secret, Madame la Baronne. Faut que je vous le dise parce que ça me pèse sur le cœur... Y'a personne qui le sait... pas même mon fils qu'est fonctionnaire à Paris, c'est

vous dire... personne ! Y'a que Monsieur le Curé... C'est lui qui m'a dit de venir... que ça me soulagerait...

La mère Figue – Madame Figueira pour l'état-civil – se tenait bien droite devant Anaïs qui la considérait d'un air à la fois amusé et inquiet. Les cheveux sagement coiffés en chignon et vêtue d'une robe noire bien repassée, elle avait jeté sur ses épaules un châle aux motifs très colorés qui mettait une note de gaîté dans sa tenue austère. Présentement, elle triturait la poignée de son sac à main, peut-être impressionnée par le fait de parler « à une Baronne » mais, plus probablement, indécise quant à la façon d'exprimer ce qu'elle avait sur le cœur. Anaïs vint à son secours.

- C'est donc si grave que ça ?

Comme souvent avec les personnes peu habituées à manier la dialectique, c'est en remontant très loin dans le passé et en espaçant chacune de ses phrases qu'elle entreprit de raconter son histoire.

- Dame !... Voilà... Quand je me suis installée sage-femme, c'était dans le vieux temps... A l'époque, c'était pas comme maintenant... Maintenant, les jeunes, on leur donne l'instruction toute prête, toute mâchée... Y'z'ont plus qu'à l'avalier... Faut dire que moi, quand j'étais jeune, y'avait de l'ouvrage à la ferme... Pas le temps d'aller à l'école. Et puis après, j'ai jamais pu aller dans les grandes écoles de la ville et tout ça... C'était trop cher... Alors... alors, j'ai appris avec ma tante... Elle était sage-femme elle aussi... et puis rebouteuse aussi... J'ai appris en la voyant faire...

Anaïs se sentit rassurée. La mère Figue se sentait chargée de noirs péchés pour une faute vénielle. Aussi est-ce avec une mimique amusée qu'elle tenta de la rassurer.

- Vous n'avez pas de diplôme ? C'est ça ?...

- Ben non ! Y'en avait pas, en ce temps là... J'avais la pratique, vous comprenez... le docteur... pas le nouveau... çui qu'est mort l'an passé... il le savait, lui. Il n'a jamais rien dit parce qu'il voyait bien que je connaissais mon affaire...

- Oui, bien sûr... je comprends. D'ailleurs, avec le nombre d'enfants que vous avez mis au monde, un diplôme n'aurait pas changé grand chose...

Curieusement, loin de paraître calmée par l'attitude compréhensive d'Anaïs, la mère Figue semblait de plus en plus alarmée, comme si le plus dur ou le plus grave était encore à venir.

- Sûr que vous avez raison, Madame la Baronne ! Seulement voilà !... Quand vos petits, ils sont nés... vous, vous pouvez pas vous rappeler comment c'était... Vous étiez dans la grande chambre, au premier... Et puis, en même temps, à l'autre bout du couloir, dans la chambre à fleurs... y'avait Mademoiselle Antoinette, celle qu'était pas mariée... si c'est pas malheureux... Anaïs commençait à s'impatienter.

- Mais, tout ça, je le sais, Madame Figueira... Vous ne m'apprenez rien...

- Bien sûr, mais c'est pour vous expliquer... En haut, dans la mansarde, y'avait une bonne, une drôlesse que vous aviez gardée par bonté pure, et qu'allait mettre bas, elle aussi !... Alors, fallait courir, en haut, en bas...

- J'imagine, en effet, que cela a dû être épique, ce soir là. Je me souviens surtout qu'il faisait froid.

- C'est bien ça qu'a causé tout le malheur...

A ce mot de « malheur », Anaïs sentit une sourde inquiétude la gagner. Pourquoi la mère Figue parlait-elle de malheur ?

- Madame Figueira, vous m'inquiétez... de quoi parlez-vous ? Quel malheur ?

- Ben... comme il faisait froid, on avait mis les trois berceaux à la cuisine... au sous-sol... pas trop loin des fourneaux...

- Oui... et alors ?

- Ben, y avait trois berceaux... un pour chaque enfant à venir... Seulement vous, Madame la Baronne, vous avez eu des jumeaux. Cela faisait quatre bébés pour trois berceaux. Il a bien fallu mettre le dernier bébé avec l'un des autres... dans le même berceau...

- Oui, bien sûr ! Où est le mal ?

- Le mal ? Dieu ait pitié de moi... C'est que fallait que je sois partout à la fois. Y'avait l'eau chaude à porter, grimper les escaliers, faire les soins aux trois mères, nettoyer les bébés au fur et à mesure, les descendre à la cuisine pour qu'ils n'aient pas froid... tout ça...

- Eh bien ?

- Eh ben... j'ai oublié de leur mettre une étiquette... J'ai tout mélangé... mademoiselle Antoinette, c'était un garçon. De ça, j'étais sûre. La bonniche, c'était une fille. De ça aussi, j'étais sûre. Mais vous, y'avait une fille et un garçon. Et je ne savais plus laquelle des deux était **votre fille** et lequel des deux garçons était **le vôtre**... Les nouveaux nés, ils se ressemblent tous. On pouvait les échanger sans s'en apercevoir...

Anaïs sentit son cœur se glacer et c'est d'une voix blanche qu'elle s'enquit :

- Oh, mon Dieu ! Vous voulez dire que... Daniel n'est peut-être pas mon fils ou Amandine, ma fille ?

- Dame... c'est bien ça !

Maintenant qu'elle avait lâché ce qui la tourmentait, la mère Figue se sentait soulagée et c'est presque avec curiosité qu'elle attendait la réaction d'Anaïs. Cette dernière sentit d'abord une colère sourde monter en elle, puis soudain, un profond abattement. C'était trop, trop fort, trop violent. Elle se sentait frappée par un destin trop injuste.

- Mais, pourquoi n'avoir rien dit ? On aurait pu faire des recherches... le groupe sanguin... que sais-je ?

Alors, la mère Figue regimba devant cette question en forme de reproche :

- Parce que j'ai eu peur ! Peur ! Vous savez ce que c'est que d'avoir peur ? Si on avait appris que j'avais fait cette bourde, c'était fini pour moi ! Même le docteur ! Il aurait pensé qu'une sage-femme moderne, avec des diplômes plein les poches, n'aurait pas perdu la tête comme je l'ai fait... Alors, je n'ai rien dit. Il y avait un garçon et une fille pour vous, un garçon pour

Mademoiselle Antoinette et une fille pour la bonne. Le compte y était. Personne n'a rien vu...

Accablée, Anaïs baissa la tête, submergée par un chagrin qu'elle n'aurait su imaginer.

- J'avoue ne plus savoir quoi dire... Daniel, mon fils... Amandine... ma fille...

- 3 -

PIROUETTE

- Voilà, conclut Anaïs, son récit achevé. Vous savez tout ! Ainsi, comme je vous le disais, en raison de l'infidélité de Jérôme et de sa... vigueur, mon fils Daniel est peut-être, en réalité, celui d'Antoinette, à moins que mon Amandine ne soit la fille de Minette.

Fronçant les sourcils, le cousin Isidore réfléchissait. Il dit lentement, énonçant une pensée qui semblait le chagriner.

- Ceci est fâcheux et fort contrariant... oui, fort contrariant... Ainsi, sans le savoir, peut-être avez-vous nourri les bâtards du Baron tandis que ses héritiers légitimes étaient élevés par d'autres... des roturiers...

La tante Zéphirine sursauta dans son fauteuil.

- Allons Ziz... Isidore ! Ne dis pas de sottise ! Et ne sois pas snob par dessus le marché ! L'instinct maternel parle... Je suis sûre qu'Anaïs aurait senti si ces enfants n'avaient pas été les siens...

Visiblement ému, Jean, un léger sourire aux lèvres, contemplait Anaïs avec un regard chargé de tendresse. Celle-ci secoua la tête.

- De toutes façons, mes enfants par le cœur, ce sont bien eux. Ce sont eux dont j'ai guidé les premiers pas lorsque, petits

« châteaux branlants », ils traversaient la pièce où nous sommes avec de grands éclats de rire. Ce sont eux que j'ai veillés lorsqu'une mauvaise fièvre s'emparait de leur jeune corps et les faisait transpirer, eux encore dont j'ai surveillé les devoirs et à qui j'ai fait ânonner je ne sais combien de leçons, à qui j'ai consacré mon temps et à qui j'ai donné tout l'amour qui m'était si chichement compté par ailleurs.

Elle se tut un instant, perdue dans des pensées où les autres n'avaient aucune place. Puis, elle reprit avec une gravité rare sur son visage avenant :

- Je vous ai raconté cela parce que vous êtes mes parents les plus proches mais aussi, ce qui est mieux, mes amis les plus chers. Cette énigme là ne sera jamais résolue. Elle le pourrait maintenant avec une analyse génétique, mais je ne le veux pas. Je vous demande à tous de conserver ce secret à jamais. Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

La tante Zéphirine et le cousin Isidore opinèrent en silence. Alors, retrouvant soudain toute sa verve et sa gaîté, Anaïs dit avec un sourire lumineux :

- Alors, qu'en pensez-vous ?

Jean continuait de la regarder, un sourire complice éclairant son visage hâlé. Les flammes orange du feu jetaient de minces éclats d'or sur ses prunelles fixées sur elle.

- Je vous ai confié cela parce que... je vais bientôt changer de vie... Amandine et Daniel sont grands, maintenant... Ils me quitteront bientôt. Et moi... il serait peut-être temps que je songe à mon propre avenir...

Elle leva la tête vers Jean et lui tendit la main qu'il prit dans la sienne.

- Jean m'a demandé de l'épouser. J'ai dit oui ! Jean m'a toujours aimée et, par faiblesse, je l'ai laissé évincer par mes parents, il y a bien longtemps. Ils étaient éblouis par le titre de Jérôme. Ma mère surtout. Jérôme aurait pu lui demander n'importe quoi...

Et, avec un petit rire amer, elle ajouta :

- Baronne de Vausormone... ça sonne bien n'est-ce pas ? Je l'ai payé de vingt ans de ma vie...

Isidore fit à Jean un petit salut amusé.

- Heureux homme ! Je suppose que vous avez toutes les qualités qui manquaient au feu baron... sauf le titre, évidemment...

Depuis un moment, la tante Zéphirine s'agitait dans son fauteuil et semblait ruminer quelque sombre pensée. Elle éclata soudain :

- Mais... mais... Anaïs ! J'y pense tout à coup... Nous sommes passés au bord d'une épouvantable catastrophe ! Si, comme tu viens de nous le dire, tous ces enfants sont de ton... Jérôme, te rends-tu compte de ce qui serait arrivé si Amandine ou Daniel, ignorant cette... cette particularité, s'étaient amourachés du fils d'Antoinette ou de la fille de la bonne ? Un épouvantable malheur, oui ! Un inceste entre frère et sœur... L'inceste, répétait-elle comme pour elle-même ! Mon Dieu... quelle horreur !

Alors, Anaïs regarda sa tante. Lentement, un sourire espiègle éclaira son visage. Elle lança une œillade provocante à Jean qui, tout en ne la quittant pas des yeux, se gardait bien d'émettre le moindre avis, ne voulant pas priver Anaïs du plaisir de sa répartie. Et c'est d'un air faussement détaché qu'elle dit :

- Mais, ma tante... **qui a dit que mes enfants à moi étaient de lui ?**

